

bloc d'un mètre cube, une coulée de boue et de débris, douée de la même vitesse, transportera un bloc peut-être dix fois plus volumineux, car sa pesanteur spécifique ne dépassera guère celle du véhicule. Le bloc sera alors réellement transporté presque toujours à la surface de ce torrent de boue, comme il le serait sur une coulée de laves.

En 1824, M. Lortet étant à Meyringen, fut témoin des ravages d'un de ces torrents de fange visqueuse, roulant des débris d'ardoise et de schistes que les Savoyards appellent un *nant sauvage*. Ce torrent, qui descendait de la chaîne du Brünig, étant arrivé dans la plaine, ne cheminait plus qu'avec une grande lenteur, et des fragments de 10 à 30 décimètres carrés de superficie, charriés par cette boue, ne s'avançaient que de deux à trois pas par minute. Les plus volumineux d'entre eux étaient presque toujours disposés à la surface, se déposaient sur les bords et ne s'enfonçaient que là où la vase était immobile. Les habitants, armés de pelles et de croes, travaillaient à accélérer la marche de cette colonne, pour empêcher qu'elle ne s'arrêtât contre les maisons qu'elle aurait pu envahir ou renverser, en s'accumulant contre les murailles.

En 1797, une coulée semblable détruisit pour la seconde fois les villages de Schwendi, de Hochstetten, et troubla pour plusieurs mois les eaux du lac de Brientz.

Quelle que soit maintenant la cause occasionnelle de ces coulées boueuses, remplies de débris de toutes formes et de toutes dimensions, on conçoit qu'elles permettent d'expliquer la facilité avec laquelle le transport des blocs erratiques semble s'être effectué, leur présence au milieu des amas de sables et d'argile, et enfin leur disposition sur les flancs des montagnes où ils sont quelquefois perchés de telle manière, qu'ils semblent devoir rouler en bas par le moindre effort.

En prenant pour exemple une coupe transversale de la vallée du Rhône à la hauteur de Louesche, on trouve, à partir